

20251007 InfoMigrants

<https://www.infomigrants.net/fr/post/66846/pic-migratoire-de-2015-dix-ans-apres-25--retour-a-idomeni-en-grece-ou-on-pense-souvent-a-la-folie-de-ce-qu'il-sest-passe>

Grand angle



La police anti-émeute grecque face à des demandeurs d'asile désespérés qui veulent passer en Macédoine du nord depuis Idomeni, en décembre 2015. Crédit : AFP

Pic migratoire de 2015, dix ans après (2/5) : retour à Idomeni, en Grèce, où "on pense souvent à la folie de ce qu'il s'est passé"

Par [Charlotte Boitiaux](#)

Il y a 10 ans, le corps d'un enfant syrien est retrouvé inanimé sur une plage turque alors qu'il tentait d'atteindre la Grèce sur une embarcation de fortune. L'image du petit Aylan Kurdi fait alors le tour du monde et relance le débat sur l'accueil des migrants en Europe au moment où des milliers de Syriens fuient la guerre. Une décennie plus tard, InfoMigrants est retourné dans les endroits marqués par cet afflux migratoire sans précédent. Reportage à Idomeni, ce village de 100 habitants dans le nord de la Grèce, où 13 000 migrants furent bloqués à l'hiver 2015-2016 à quelques mètres de la frontière macédonienne.

Charlotte Boitiaux, envoyée spéciale à Idomeni,

"Je ne peux pas vous décrire ce que j'ai vu... Il fallait être là. Si vous n'étiez pas là, vous ne pouvez pas comprendre". Maria* écrase nerveusement sa cigarette dans le petit cendrier posé devant elle avant d'en rallumer une autre. Ses mains tremblent. Comme si l'évocation de la "crise" de 2015 à Idomeni - "il n'y a pas d'autres mots pour décrire ce qu'il s'est passé ici" - était encore source de stress. "Il y avait tellement de monde, tellement de misère, tellement de violences. On y pense souvent, c'était fou".

Retrouvez l'épisode 1 : [Retour à Lampedusa où l'humanité a laissé place à l'invisibilité des migrants](#)

Maria est policière. C'est tout ce qu'elle nous autorise à écrire. Elle tient à rester anonyme. Les mots qu'elle emploie pour décrire le village il y a 10 ans semblent inadéquats tant ils dénotent avec la réalité des lieux en 2025. Il n'y a pas un bruit en ce matin de septembre à Idomeni. Hormis le moteur vrrombissant de quelques camions qui passent au loin, c'est le silence qui frappe les esprits. Il est 10h30 et pas un habitant ne déambule dans les rues. Le soleil tape. La plupart des maisons ont encore leurs volets fermés, d'autres semblent abandonnées, portes cassées, murs tagués. Seul le "Café Vagalis" donne un souffle de vie à l'endroit. C'est le seul bistro existant à des kilomètres à la ronde. Le seul commerce ouvert à cette heure-ci, surtout.



Le "Café Vagalis" est un lieu incontournable à Idomeni, en Grèce. Les habitants du village s'y retrouvent chaque jour. Crédit : InfoMigrants

C'est ici que Maria, qui travaille au commissariat 50 mètres plus loin, vient prendre son café et profiter de sa pause matinale. Elle sort son portable et cherche des photos de 2015. "J'ai fait un montage, il fallait que je garde une trace", explique-t-elle. Sur l'écran défile la misère humaine : des tentes, de la boue, des femmes en larmes, des hommes amaigris, des bébés apeurés, des casques et des boucliers.

L'enfer d'Idomeni à l'hiver 2015-2016

À l'hiver 2015, Idomeni, paisible village de 100 âmes - dont la moyenne d'âge avoisine les 70 ans - a basculé dans le chaos. Un chaos humain. En quelques semaines, des milliers de migrants, qui veulent emprunter la "route des Balkans" pour rejoindre l'Europe occidentale échouent dans le village. [Ils sont bloqués](#) dans leur avancée. La Macédoine du nord, de l'autre côté des champs de maïs, effrayée par l'afflux inédit de demandeurs d'asile à ses portes - et par l'effet domino [des fermetures de frontières de ses voisins européens](#) - ne laisse plus passer de migrants, ou si peu. En mars 2016, c'est la fermeture totale.

À son apogée, Idomeni recense plus de 13 000 personnes bloquées là "dans un froid mordant" et "embourbées dans une gigantesque crise où rien n'était organisé, où on ne comprenait rien à ce qu'il se passait", précise Maria.

"Les forces de l'ordre aussi étaient dépassées. On n'est pas préparés à s'opposer à des enfants de 10 ans, on n'est pas entraînés pour ça". Pris au piège dans le village, loin de tout, les exilés bâtiennent un campement qui grossit de jour en jour jusqu'à "avaler tout le village", continue Maria en recrachant la fumée de sa cigarette. "Ils arrivaient de partout en Grèce, de toutes les îles [Lesbos, Chios, Samos, ndlr] et ils atterrissaient ici, à Idomeni. Moi, j'étais face à eux, et ensuite, je rentrais chez moi, après le travail. Je faisais des cauchemars, je ne dormais plus".



Le soleil se lève sur les tentes installées dans le camp de réfugiés d'Idomeni, à la frontière entre la Grèce et la Macédoine du nord, le 19 mars 2016 à Idomeni, en Grèce. Crédit : AFP



Des tentes installées près de la gare ferroviaire, à proximité du camp de réfugiés d'Idomeni, à la frontière entre la Grèce et la Macédoine, le 17 mars 2016 à Idomeni, en Grèce. Crédit : AFP



En 2016, des migrants tentent de passer en Macédoine du Nord depuis Idomeni malgré les risques. Ici, en traversant une rivière frontalière aux deux pays, à côté d'Idomeni. Crédit : AFP



Des migrants près de la frontière à Idomeni, en Grèce, le 5 décembre 2015. Crédit : AFP
1/4

Aujourd'hui, les traversées de la frontière gréco-macédonienne à Idomeni se sont considérablement taries, assure la policière. Une cinquantaine de personnes par mois tenteraient de passer. "J'en sais trop rien, en fait. Parfois ce sont les mêmes personnes qui retraversent, celles qui ont déjà été refoulées par la Macédoine du Nord".

Le chiffre qu'elle avance est légèrement revu à la hausse par l'ONG Legis, qui vient en aide aux migrants de l'autre côté de la frontière, en Macédoine du nord. "Les traversées n'ont plus rien à voir avec 2015 mais il y a toujours des passages... Une dizaine de personnes par jour. Parfois zéro. Ca dépend", assure un membre de Legis, Jasmin Redjepi, qui suit la situation à Gevgelija, la première ville macédonienne, visible depuis Idomeni, derrière les barbelés.

"Cette route migratoire est restée un symbole"

Si cette route migratoire est inactive aujourd'hui, elle n'en reste pas moins surveillée. Plusieurs membres de Frontex, l'agence des gardes-frontières de l'Europe, sillonnent toujours la zone à bord de leurs véhicules tout-terrain. "Ce passage frontalier est devenu un symbole", rappelle Agapi Chouzouraki, avocate au sein du Conseil grec pour les réfugiés, une ONG d'aide aux migrants. "C'est une route connue, une porte d'entrée vers l'Europe. Sans doute les forces de l'ordre restent-elles là par prévention pour empêcher qu'elle ne se réactive".



Des barbelés protègent les voies ferrées entre Idomeni et la frontière macédonienne. Crédit : InfoMigrants

Il est midi. Maria se lève et nous demande une dernière fois de préserver son anonymat. Elle repart travailler. Derrière elle, des équipes de Frontex viennent de s'attabler. C'est l'heure de déjeuner. La terrasse fleurie du "Vagalis café" se remplit. C'est l'épicentre du village, l'agora. Quelques policiers grecs, deux militaires estoniens (membres de Frontex), quatre douaniers et cinq retraités grecs s'y croisent en ce début d'après-midi.

Dans la dernière catégorie, Pablo, 70 ans passés, ancien boucher du village, attend sa salade grecque. "Évidemment que je me rappelle 2015", rit-il. "J'étais apeuré comme tout le monde mais j'ai aussi aidé", précise le vieil homme qui raconte avoir hébergé une famille syrienne "fin 2015, je crois". "J'avais monté une sorte de cantine ambulante pour vendre des sandwichs dans les camps et je les ai rencontrés comme ça. Ils parlaient un peu grec, c'était un couple avec deux enfants alors je leur ai offert un toit. Ils ont dormi chez moi pendant deux nuits". La famille est aujourd'hui en Allemagne, assure-t-il. Les parents - dont il a oublié les noms - lui envoient de temps en temps un message.



Pablo un des habitants d'Idomeni à la terrasse du Café Vagalis, en septembre 2025. Crédit : InfoMigrants

Pablo assure que le village n'est pas hostile aux migrants. "Environ 90 % des habitants ici viennent d'ailleurs. Mes grands-parents venaient de Turquie, il y a beaucoup de personnes qui viennent d'Albanie aussi".

"J'avais peur en 2015, j'ai toujours peur en 2025"

Tasos, attablé en face de Pablo, se rappelle lui que la cohabitation ne fut pas aussi idyllique que son vieil ami le suggère. Il y a eu des vols, des actes de vandalisme, assure-t-il. "Je me souviens que des migrants ont arraché tout le maïs d'un champ sur lequel ils s'étaient installés. En deux mois, ils ont pris la récolte d'une année. Les propriétaires étaient furieux".

Une animosité toujours vive chez Frontela, une des villageoises croisées plus loin devant la porte d'entrée de sa maison. "J'avais peur d'eux en 2015 et j'ai toujours peur d'eux quand ils passent aujourd'hui devant chez moi. Ils ont déjà volé mes poules. Je sais qu'ils ont faim, mais bon..." Sa fille de 14 ans - l'une des seuls enfants d'Idomeni aujourd'hui - lui coupe la parole. "Je les vois aussi. Ils passent devant la maison, ils ont la peau bronzée et ils parlent une langue que je ne comprends pas", précise-t-elle en riant.



Frontela, en tee-shirt blanc, une mère de famille qui dit avoir toujours peur des migrants qui passent devant chez elle, à Idomeni. Crédit : InfoMigrants

Ce matin-là justement, deux Afghans sont de passage dans le village. Discrets, ils se sont faufilés dans le café par la porte arrière du bâtiment. Comme s'ils connaissaient le chemin. Ils sont venus acheter de la nourriture à Vagalis, le propriétaire des lieux.

"Nous sommes dans la forêt à côté", lâche de manière lapidaire l'un deux en sortant 30 euros de sa poche et en tendant à Vagalis. Les deux garçons pachtouphones d'une vingtaine d'années mettent des bouteilles d'eau, des canettes de Red Bull et une dizaine de paquets de gâteaux dans des grands sacs plastiques avant de repartir - toujours par la porte arrière.

"C'est comme ça ici. Je connais les passeurs, et ils me connaissent, ils m'envoient les migrants", explique Vagalis devant notre regard interrogateur. Depuis 10 ans, il ravitaille les migrants de passage à Idomeni. Une transaction à la dérobée, de quelques secondes seulement, qui se déroule toujours dans la cuisine du café-restaurant.



Vagalis, le propriétaire du café, à l'intérieur de son restaurant-bistro. Crédit : InfoMigrants

Vagalis était en première ligne en 2015. "J'avais transformé mon restaurant en une sandwicherie. Je n'ai fait que des sandwiches pendant plusieurs mois pour nourrir ces milliers de personnes coincées ici". Des files d'attente se formaient de 8h du matin à 8h du soir devant son commerce, affirme-t-il. "J'ai dû vendre plus de 1 000 sandwiches par jour sûrement, je ne me rappelle plus".

Le boom économique d'Idomeni en 2015

Vagalis ne le cache pas : cet afflux migratoire l'a enrichi. Il n'est pas le seul, se défend-t-il. Il faut s'imaginer, continue-t-il, des dizaines et des dizaines de petits commerces qui ont éclos ici et là pendant cette période. Les villageois se sont reconvertis pour l'occasion. Certains ont ouvert des salons de coiffure, d'autres des "barbers shops", d'autres encore des food trucks ou des "cantines", comme Pablo, le boucher.



Les agents de Frontex sont encore présents en 2025 à Idomeni, pour surveiller les traversées illégales vers la Macédoine du nord. Crédit : InfoMigrants

Vagalis a réalisé "son meilleur chiffre d'affaires" en 2015 et 2016. Il le reconnaît avec une petite gêne dans la voix. "J'ai embauché huit femmes du village pour m'aider, j'ai triplé leur salaire journalier à cette période", se souvient-il. Ce business - et cette aide apportée aux migrants - ont-ils agacé ses voisins ? "Oui, sûrement, certains ont arrêté de me parler à cette époque et ne me parlent toujours pas. Je pense qu'ils sont jaloux de mon succès".

Le tour de vis politique anti-migrants d'Athènes

En repartant d'Idomeni, notre voiture croise trois autres jeunes migrants. Ils sont terrés derrière un arbre, au bout d'un champ jauni par le soleil, à 20 mètres de la voie ferrée qui mène chez le voisin macédonien. L'un est Égyptien et les deux autres Palestiniens. La chaleur les a épuisés. Ils viennent d'arriver, sont passés par la "route de Tobrouk" depuis la Libye, puis ont atteint la Crète, en Méditerranée.

A lire aussi

[Grèce : face au flux de migrants depuis la Libye, Athènes suspend les demandes d'asile](#)

Ils sont assoiffés et attendent la nuit pour quitter le pays. S'ils arrivent à se cacher dans un train de marchandises qui traverse Idomeni, ils pourraient, en suivant les rails, continuer leur route vers Gevgelija puis aller en Serbie. Ces trains sont une aubaine pour eux.



Trois jeunes migrants, un Égyptien et deux Palestiniens, à Idomeni le 8 septembre 2015. Ils se cachent et tenteront de passer la frontière macédonienne la nuit suivante. Crédit : InfoMigrants

"Nappelez pas la police", supplient-ils en sortant de leur cachette. S'ils sont arrêtés, les trois jeunes risquent de finir derrière les barreaux. Depuis le mois de septembre 2015, la loi grecque s'est considérablement durcie. [Les migrants sont désormais passibles de prison ferme.](#) Être sans papiers n'est plus une irrégularité administrative mais un délit. "Vous avez deux choix : la prison ou le retour dans votre pays d'origine", a martelé début septembre Thanos Plevris, le ministre des Migrations et de l'Asile.

Les trois camarades ne peuvent pas non plus demander l'asile en Grèce. "Depuis le mois de juillet, toute personne arrivant en Crète depuis l'Afrique du Nord - donc la Libye -, n'ont plus le droit de déposer un dossier de protection internationale", rappelle Agapi Chouzouraki, du Conseil grec pour les réfugiés.

Les trois jeunes sont coincés. Dix ans après la "crise d'Idomeni", les migrants ne font plus seulement face à une frontière fermée mais à une législation de plus en plus restreinte à leur égard. "Je fais comment exactement ?", lâche le jeune Palestinien en essuyant les gouttes de transpiration qui perlent sur son visage. Ses yeux sont remplis de colère. Il sait qu'il risque gros. "Je retourne en Égypte puis je rentre tranquillement à Gaza ?"

*Le prénom a été changé.